# “Qu’est-ce que je peux faire quand quelqu’un se drogue sous mes yeux ? Rien”

**Face à la hausse de la consommation de crack dans l’espace public à Bruxelles, les policiers se sentent impuissants.**

À deux pas de la Grand-Place de Bruxelles, dans le petit parc en contrebas de la gare Centrale, un flacon d’ammoniaque vide traîne au pied d’un banc. Un homme s’affaire, agenouillé, une pipe en verre entre les mains. Il vient de s’acheter un petit caillou blanchâtre (5 euros) – du chlorhydrate de cocaïne – qu’il a dilué, puis chauffé. Cela produit un petit craquement sonore, d’où le nom du produit obtenu. Le crack est la forme de cocaïne qu’on inhale par la bouche. Le *kick* (l’effet) est immédiat, après quelques secondes, mais ne dure que cinq à dix minutes. Après l’euphorie, la descente est brutale, marquée par l’anxiété et la pulsion irrépressible de consommer à nouveau – le crack est très addictif.

Quartier Ribaucourt, à Molenbeek, plusieurs hommes, hagards et en guenilles, répètent les mêmes gestes. Ils fument du crack sans vraiment se cacher dans ce *hotspot* du trafic de drogue. Mais les consommateurs ne sont plus seulement visibles dans les zones de précarité de la capitale. On les retrouve aussi dans les beaux quartiers. À Etterbeek, un véritable campement de toxicomanes s’est (ré)installé à l’étage supérieur de la station Merode: matelas, couettes, cloisons de cartons, bouffe, alcool, cigarettes, cannabis... et crack.

### Scènes ouvertes, sentiment d’insécurité

Les scènes ouvertes de consommation de crack, au vu de tous, se sont multipliées au cours des dernières années dans les grandes villes, à Bruxelles en particulier. Elles génèrent de l’inquiétude et un sentiment d’insécurité chez les habitants et les passants.

Mais que fait la police? Comment réagissent les autorités locales? Dans un nouvel article publié ce jeudi par *Brussels Studies*(*), Frédérique Bawin et Aline Distexhe (Safe.brussels), Tom Decorte (UGent), Christine Guillain et Diletta Tatti (UCLouvain Saint-Louis – Bruxelles) analysent l’application de la loi liée à la consommation de drogues dans l’espace public par les populations vulnérables en Région de Bruxelles-Capitale (RBC).

L’étude confronte les expériences des usagers et usagères de crack et celles vécues par les acteurs de la sécurité. Une enquête a d’abord été menée en 2024 auprès de 104 personnes consommatrices de crack à Bruxelles.

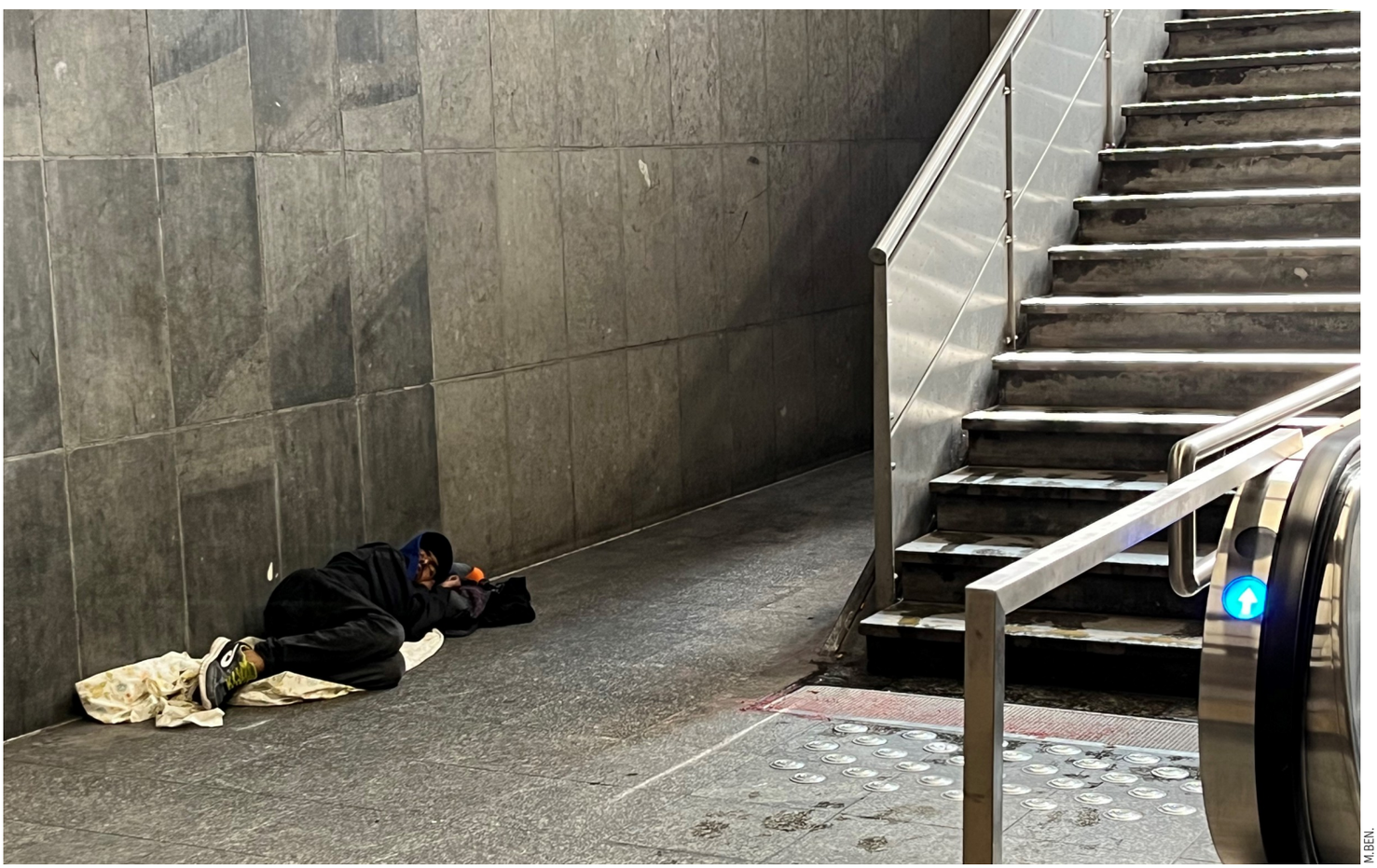
Un premier constat s’impose: le profil extrêmement précaire de ce public. Parmi les répondants, aucun n’avait un emploi; six sur dix étaient au chômage et les quatre autres en incapacité de travail ou en invalidité. Au cours du dernier mois, seul un tiers des usagers avaient un chez-soi. Les trois quarts de ces personnes déclaraient consommer du crack en rue ou dans un parc, une gare ou une station de métro, une cage d’escalier, un ascenseur...

### Pourquoi la police n’intervient-elle pas ?

Que se passe-t-il quand ils sont surpris en train d’inhaler avec leur pipe à crack? Moins de la moitié (46 %) disent avoir eu des contacts avec la police pour cette raison. Et le cas échéant, la plupart du temps, il n’y a pas eu de conséquence, à part un avertissement ou un ordre de quitter les lieux. Il arrive que les policiers saisissent le crack et confisquent ou détruisent le matériel.

La consommation de crack dans un lieu public a donné lieu à des suites judiciaires pour 11 personnes (10,5 % de l’échantillon): amende (1), citation à comparaître devant un juge (2) ou arrestation (2).

Pourquoi les policiers n’interviennent-ils pas, ou très peu, quand ils se retrouvent face à des consommateurs de crack en rue? L’étude a réuni 19 professionnels (policiers, travailleurs de rue, agents de prévention, Stib...), en deux *focus groups*, pour comprendre ce qui se produit. Il en ressort que la consommation de crack dans l’espace public reflète une politique de tolérance, voire d’une décriminalisation de fait. *“On voit des interventions de la police*



M.BEN.

Dans la station de métro Yser, les consommateurs de drogue se réfugient pour dormir